

## Tous à la foi

*D'aucun diront que je ne suis pas autorisé à narrer ici cette histoire, basée sur une confession que j'ai recueillie. Je leur répondrai qu'ayant été déchu de mes fonctions, mes devoirs, dont celui du secret, tombent eux-aussi.*

C'eut lieu par une chaude nuit d'été. Rien ne laissait soupçonner qu'un extraordinaire événement allait arriver : pas d'étoiles vrillant le ciel, pas d'animaux au comportement étrange ; sauf le vieux Tom qui aboyait. Mais le vieux Tom avait pour habitude de vociférer face aux astres : personne ne s'en préoccupait plus. La seule fois où de nouveaux voisins s'en étaient plaint, moins intrépides que peu au fait des us et coutumes de la région, son propriétaire, M. Barthélémy, avait eu tôt fait d'étouffer l'affaire. Il fallait prendre en compte que M. Barthélémy était le maire, et qu'il ne tolérait pas qu'on lui dicte sa conduite. Ses victoires consécutives à chaque nouvelle élection avaient bâti autour de lui une citadelle d'autorité, dont la prestance naturelle d'André Barthélémy suffisait à maintenir les remparts. Le vieux Tom n'avait donc pas à s'inquiéter pour ses libertés : elles étaient sous bonne garde. Il pourrait encore longtemps pourchasser le hamster de la fille du boulanger, M. Toubert. En échange, le cabot garantissait à son maître une loyauté sans faille. La même, par ailleurs, dont le gratifiaient ses électeurs. Il bénéficiait en effet d'une confiance hors-norme de la part des habitants du petit village ; sa réputation d'homme de bon conseil lui valait foison de visites où les problèmes les plus hétéroclites se bouscuaient. Avait-on d'incompréhensibles maux d'estomac, un contentieux au sujet d'un héritage, ou plus simplement un ragot à raconter, ce n'était ni chez le médecin, ni chez le notaire, ni chez un ami avisé que l'on se rendait ; mais chez M. Barthélémy. Il avait bientôt fallu à l' élu se forger une opinion sur tout et rien : dans le village, son jugement était pareillement sollicité que celui du Roi Salomon en son temps. Ce fut néanmoins avec agacement que M. Barthélémy entendit retentir l'habituelle sonnette ce soir-là. Le ventre encore alourdi du dernier repas, il ouvrit sa porte à la nuit, aux moustiques, et sans le savoir encore, à la curiosité du monde.

A peine eut-il entrebâillé la porte qu'entrèrent en son cossu salon, le saluant tous respectueusement, une meute hétérogène de paysans, paysannes et enfants dont les yeux hallucinés se promenèrent bientôt sur la pièce, comme étonnés de se trouver si soudainement dans cet ordonné cocon. Le temps d'un instant, M. Barthélémy pantois et les intrus intimidés, rien ne se dit. Puis un homme que le maire du petit village reconnut comme M. Théophile, l'un de ses administrés, prit la parole. M. Théophile était un fermier bourru et pragmatique, dans la force de l'âge, qu'au fil des années la rude campagne avait doté d'une forte carrure en lui résistant, de même que sa femme, en lui résistant moins, de six enfants. M. Barthélémy n'avait eu à faire à lui que dans le cadre d'un litige anodin sur la propriété de chèvres égarées ; le fermier n'était pas du genre à se faire remarquer. Son allure d'ectoplasme et l'intrigante excitation qui perçait dans son langage se situaient pourtant à l'opposé de cette respectabilité. Il parlait avec grande rapidité : « On est venu vous voir immédiatement, M. le maire ! Désolé si ça vous cause du souci, mais ça peut pas attendre ! Vous allez pas y croire ! »

M. Barthélémy, impressionné par les gesticulations de l'homme, ainsi que par l'état d'intense émotion dans lequel il semblait se trouver, fit signe de continuer : « Y'a pas deux heures, on

mangeait doucement avec les cousins, et comme dans la fête, vous voyez, on faisait plus attention aux gamins, deux de mes rejetons, les cadets, ils sont partis en douce, pour aller chercher des moustiques ou je n'sais quoi. Vous voyez, M. le maire, on peut pas avoir tout le temps les yeux sur eux, puis comme je dis souvent, faut les laisser se débrouiller !

-Et ensuite ?

-Ensuite voilà que d'un coup, on entend crier au dehors, alors moi et le cousin Paul, on va voir, avec un fusil, parce qu'on sait jamais. Mais il fait noir comme pas permis, on voit plus rien, à cause de ces saletés de nuages qui cachent la lune ; on entend que des grenouilles. Là l'cousin Paul me demande si ce serait pas le loup, parce que, vous savez, on a retrouvé pas mal de bestiaux dévorés ces temps-ci. Du coup, moi et Paul on fonce dans le noir, en criant après les gosses ; on a pas fait deux mètres que les nuages laissent passer la lune et qu'on aperçoit la bestiole qui s'approche de mon p'tit Matthieu ! C'est la bonne distance pour tirer, mais on veut pas blesser le petit, alors je lui dis de courir pendant qu'on essaie d'attirer la bête. Là le loup hésite puis se met à courir après mon petit qui allait vers l'église. On se précipite aussi, mais voilà que ces saletés de nuages reviennent, on y voit plus rien. On fonce quand même vers l'église, et là y'a d'un coup un gigantesque boucan, une sorte de tonnerre d'été, vous voyez, puis plus rien. Entre temps on voit mon p'tit Matthieu, assommé par terre, contre la porte de l'église, avec la bête écrasée devant lui ! Moi, j'prends le gosse et j'vérifie : il a le cœur qui bat gentiment. Paul, il observe la bestiole, et je peux vous dire, une pareille, lui et moi, on en avait jamais vu : grosse comme trois moutons ! Pas étonnant qu'elle faisait fuir nos chiens, cette bête là ! Sur l'moment j'y pense pas, mais après on se demande comment le monstre s'est retrouvé crevé ; on a même pas tiré ! On rentre à la maison, pour rassurer tout le monde, et voilà que le gosse il se réveille et il nous sort un truc, comme quoi c'est une voix qui lui a parlé, que c'est le bon Dieu qui lui est venu en aide. Là on s'est tous mis à prier, histoire de remercier, au cas où. Moi je me dis : si quelque chose a terrassé cette bête-là, c'est sûrement pas mon Matthieu, alors bon, devant l'église, je me dis, qui ça peut être d'autre ? »

Le silence se réinstalla. M. Barthélémy, encore ébahi par l'histoire qu'on venait de lui conter, se rendit vite compte de ce que tous attendaient de lui : qu'il décidât s'il y avait miracle ou non, si les habitants du village allaient redoubler de piété pour les temps à venir ou non. Le silence ne devait être rompu que par sa voix ; les visages respectueux attendaient sa décision. Sans négliger le côté théâtral de la situation, il s'assit sur un des fauteuils rembourrés, et adopta une pose de réflexion intensive. Tous étaient suspendus aux lèvres de celui dont on ne doutait pas que l'esprit avisé allait statuer sur le fait, surnaturel ou explicable. Le maire se leva.

« Vous dites, M. Théophile, qu'il y eut une détonation des plus impressionnantes, cela par un temps des moins orageux ?

-Demandez à mon cousin Paul ! On aurait que la terre tremblait !

-Bien. Et vous dites que, au moment précis où cela est arrivé, la nuit s'est établie au point que vous n'y voyiez plus goutte ?

-Pas plus que dans le fond d'une grotte à minuit !

-Vous affirmez que le loup était anormalement massif ?

-Vous devriez voir la bête !

-Et votre fils, même remis de son émoi, confirme avoir entendu une voix, qu'il a reconnu comme celle du Seigneur ?

-Je peux vous dire qu'il oserait pas me raconter des sornettes !

-Il aurait pu, néanmoins, par émotion, confondre la voix du Seigneur et la vôtre... »

On pouvait facilement imaginer la grosse voix aux accents tonitruants de M. Théophile dans la bouche du Seigneur ; en admettant toutefois que Dieu eût un accent à couper au couteau. Le paysan s'en défendit pourtant : « Je vois plus exactement la scène, j'sais si je causais, j'étais trop inquiet pour ça, mais si je disais quoi que ce soit, ça devait plus être des gueulées que des bons mots. Après, j'en sais trop rien. »

Un court instant, M. Barthélémy rassembla ses pensées. Puis il énonça d'un ton impressionnant d'assurance : « Eh bien, cette extraordinaire conjonction de faits anormaux, ou du moins étranges, leur quasi-simultanéité, le lieu de leur action tendent à montrer que d'une manière ou d'une autre, notre Seigneur miséricordieux ne désirait pas voir l'existence de votre petit Matthieu s'achever ainsi, cette nuit-ci. Faites-lui en grâce en lui accordant vos prières avant d'aller dormir, et vous allumerez autant de cierges qu'il vous semblera bon à l'église, dès demain. Toutes ces émotions vous ont fait mériter votre repos, et je suggère que vous alliez vous coucher, maintenant. »

Les paysans, comme apaisés, partirent en souhaitant le bonsoir. Avant de sortir, le père de Matthieu se retourna brusquement, et, quelque peu gêné, tendit à M. Barthélémy une touffe de ce qui ressemblait à des poils d'un animal. Il déclara que son fils, encore après l'accident, tenait la chose dans sa main, aussi fermement que possible. Il s'étonna du fait que ces poils ne semblaient pas être ceux du loup, salua, et disparut dans la nuit. M. Barthélémy posa promptement les poils lui inspirant un léger dégoût – et dont il ne savait que faire – sur un guéridon, puis alla fermer la porte à tous les insectes nocturnes qui se pressaient dans leur quête de lumière. Ensuite de cela, le couple Barthélémy monta se coucher, et le maire, les yeux clos, se laissa aller à la satisfaction de l'orgueil comblé : il avait su accomplir ce que l'on attendait de lui. Il avait su paraître réfléchi face à ses émotifs administrés, ne pas les décevoir sans se placer dans l'excès, contenter chacun tout en renforçant son honorabilité. Il avait su, également, se donner l'impression de sa propre supériorité. Il s'endormit s'imaginant la grandeur d'un guide des consciences. Il ne croyait pas si bien rêver.

Le lendemain, le maire se réveilla comme à son habitude, juste après que son épouse eut fini de préparer le petit-déjeuner : c'était là une sorte d'instinct naturel, dont on ne savait s'il fallait l'attribuer à la routine ou à un quelconque opportunisme aussi enfoui qu'inconscient. Toujours est-il que M. Barthélémy se leva, toute trace de sommeil disparue, et s'habilla avec célérité : il se vêtit d'une sobre redingote et d'un pantalon ligné, habits qu'il s'évertuait à porter, bien qu'on eût un jour l'indélicatesse de les lui déclarer vieux-jeu. Ils lui conféraient cependant le sérieux qu'exigeait sa charge, ainsi qu'un certain maintien. Le maire du petit village était néanmoins doté d'une certaine bedaine, mais de celles qui rassurent sur la respectabilité de la personne à qui l'on s'adresse. Sa taille moyenne contribuait à l'aboutissement, somme toute, à une silhouette équilibrée. Comme s'emboîtant parfaitement avec tout cela, son visage aux quelques rides de sagesse, au double menton naissant et aux

yeux qui eussent été porcins s'ils n'avaient été inquisiteurs s'inscrivait dans une apparence que la femme de M. Barthélémy aimait à juger « admirablement bien construite ». Cette harmonie semblait chez lui une marque de fabrique : son esprit était tout à fait pareil à son salon, lieu confortable, où il faisait bon s'isoler ; les meubles, entretenus avec soin, ne se voyaient déplacer que rarement et n'avaient jamais à souffrir de nouvelles intrusions ; il était agréable de se reposer sur les fauteuils aux accoudoirs rembourrés ; les murs étaient couverts de sobres tapisseries et ne supportaient que quelques rares tableaux dont l'exotisme semblait absent. Une grande horloge rythmait de son pendule l'atmosphère, et la lumière filtrée par d'épais rideaux peinait à se répandre dans chaque recoin. Il y avait néanmoins de la poussière sous le tapis.

M. Barthélémy descendit prendre son petit-déjeuner dans le calme matinal. Rien ne lui plaisait plus que de manger ses croissants dans la salle à manger, en lisant les journaux sous les rayons du soleil illuminant son début de journée. A son grand déplaisir, il entendit sonner à peine s'était-il assis. Le maire alla néanmoins ouvrir en maugréant. Il trouva devant sa porte un petit groupe de gens, qui avaient apparemment profité de leur départ pour le travail pour passer par ici. Leur air gêné disparut vite pour être remplacé par la curiosité lorsque l'un d'eux demanda : « Excusez-nous, M. le maire, mais on voulait savoir, est-ce bien vrai l'aventure qui est arrivée au rejeton Théophile et tout ce qu'on raconte là-dessus ?

-Oui, c'est effectivement une histoire étonnante !

-Ah ! Merci, M. le maire. Bonne journée ! »

Sans un mot de plus, le petit groupe s'en alla. M. Barthélémy les observa un instant depuis le palier et vit qu'ils s'étaient mis à parler vivement entre eux. Il haussa les épaules et rentra, partagé entre l'agacement de s'être vu dérangé et la satisfaction de voir sa parole instamment demandée. Il n'avait plus maintenant l'esprit à petit-déjeuner en paix : il décida de se rendre sur le champ à son travail. M. Barthélémy tenait une librairie. Sa charge officielle de maire n'occupait que peu de son temps, et de ce fait, il en passait considérablement dans son magasin. La librairie paraissait incongrue dans ce petit village, mais cela n'avait pas empêché M. Barthélémy d'en reprendre la gérance à la mort de l'ancien propriétaire. A sa connaissance, elle avait d'ailleurs toujours existé. Le manque de clientèle ne gênait aucunement le maire ; grâce à un héritage, M. Barthélémy n'avait jamais perçu l'argent comme un réel souci.

La boutique était exigüe et poussiéreuse. Des classiques pour la plupart – sans jamais aucune nouveauté – s'alignaient sur les quelques étagères. André Barthélémy s'installa donc derrière le comptoir, s'attelant à la relecture des *Misérables*, dont il avait toujours apprécié les personnages, même si, au fond, la littérature le laissait de marbre. Un moment plus tard survint le client le plus assidu de la boutique : celui que tous, dans la région, appelaient le « Comte ». Il possédait un manoir à l'écart du village, était collectionneur d'armes, et l'on n'en savait pas beaucoup plus. C'était un homme foncièrement atypique : souvent, il venait et sans même accorder un regard à M. Barthélémy, il passait de longues minutes à regarder, observer, feuilleter les livres, toujours d'un air profondément dédaigneux. Il promenait sa moustache sévère sur les rayons tandis que sa canne au pommeau défraîchi menait son pas. Jamais il n'avait acheté un seul livre. Il lui arrivait, après avoir accordé quelques minutes d'attention à un ouvrage, de lever la tête vers M. Barthélémy et de déclarer : « Foutaises ! ».

Sur ce, il le refermait, le reposait et, avec l'air guindé de celui dont rien ne mérite l'intérêt, s'en allait. Le maire avait préféré ne pas tenir compte de cette attitude ; il considérait le Comte comme d'une autre classe et tolérait ses excentricités. Ce jour-ci, le Comte répéta son manège, et après quelque temps, se dirigea vers la porte. Juste avant de sortir, il s'arrêta devant le comptoir et M. Barthélémy, dans un moment d'espoir, crut enfin à un échange de politesse. Mais le Comte dit sèchement : « Vos histoires ne m'intéressent pas ! ». Après quoi, l'homme s'en fut.

Le libraire s'était replongé dans sa lecture lorsqu'il entendit que l'on se garait devant sa vitrine : la camionnette de l'épicier venait de s'arrêter. En sortit son propriétaire, qui, avant que M. Barthélémy eût le temps de s'interroger sur sa venue, entra dans la boutique. M. Tanzot tenait depuis des années le rôle d'épicier du village. Très au fait des activités de chacun, il apparaissait invariablement vêtu de son tablier de travail, sous la forme d'un petit homme replet, à la moustache noire, et dont les yeux brillaient perpétuellement d'énergie. Par ailleurs, l'épicier Tanzot faisait partie des administrés qu'André Barthélémy s'autorisait à appeler « cher ami », sans que ce fût vraiment le cas. L'homme vint serrer la main du maire avec un grand sourire, d'autant qu'il l'admirait beaucoup sans pour autant en être intimidé. Prenant soudain un air plus retenu, il questionna M. Barthélémy : « Je me suis dit : pour être bien sûr du bruit qui court, personne ne me sera plus utile que ce cher M. le maire ! Alors, n'y tenant plus, je vous le demande : mes différents clients, un à un, m'ont tous rabâché la même rocambolesque histoire et je vais vous confier quelque chose, M. le maire ; j'ai bien la foi, ça je peux vous le dire, je vais tous les dimanches à l'église ! Mais malgré ça, j'ai de la peine à croire cette histoire. Alors j'aurais voulu savoir : vous en dites quoi, vous ? » M. Barthélémy, dans un soupir qui se mua en sourire, car il avait conscience de son rôle, dit en retour : « Je certifie que tout cela est des plus véridiques, cher ami. » -Oh, eh bien, si c'est vous qui le dites ! Bon je vais y aller alors. Au revoir, et merci, M. le maire ! » Il partit au volant de sa camionnette. S'ensuivirent les visites de plusieurs autres des administrés de M. Barthélémy, qui, tous, posaient la même question et à qui le maire tenait le même langage, donnant sa garantie. Jamais la petite librairie n'avait connu telle affluence. M. Barthélémy commençait à penser qu'il avait sous-estimé la propension des villageois à considérer cette affaire comme importante. Néanmoins, il tenait pour partie intégrante de sa charge de maire le fait de distiller son savoir à ses électeurs. De même que de les voir faire montre d'une telle confiance le flattait considérablement. En fin de journée, il ferma la librairie, et rentra chez lui. Le soir venu, il se coucha paisiblement.

Le chat de Mme Barthélémy était aussi angora qu' impatient, et savait exprimer de toute sa vigueur l'absence de cette vertu. Miaulant et gémissant au moindre mécontentement, il provoquait souvent celui de ses maîtres en ramenant à leur intention le fruit de ses chasses nocturnes. Ainsi, le couple Barthélémy se réveilla-t-il quelques fois à l'odeur d'un sanguinolent muridé. L'animal vouait une affection toute particulière à M. Barthélémy qui, lui, le haïssait de tout son cœur. *Maraudeur* – c'était son nom – ne devait son salut qu'à la pitié d'Irène Barthélémy, qui l'avait recueilli alors qu'il était perdu. Ce matin-là, donc, Maraudeur, probablement offusqué d'une chose ou d'une autre, adressa à ses maîtres une longue diatribe. Ceux-ci ne tardèrent pas à se réveiller, et M. Barthélémy débuta ainsi sa

journée. Il se laissa ensuite guider par l'odeur du café, dans lequel il imaginait déjà tremper un croissant. Cependant, c'est moins son odorat que son ouïe qui fut tout à trac sollicitée, pour la seconde fois en cette matinée à peine entamée : un petit cri surpris, dont le maire savait par expérience qu'il avait pris son origine dans la gorge de Mme Barthélémy, puis qu'il s'était enfui entre ses lèvres pour finalement se faufiler entre les doigts placés là dans une ultime et vaine tentative d'obstruction. M. Barthélémy se décida à rejoindre sa femme, qui se tenait à la fenêtre, le rideau soulevé. On avait monté une tente dans le jardin, les sardines bien plantées sur le gazon choyé de M. Barthélémy. Celui-ci, outré de cette singulière intrusion, fut prompt à réagir et s'aventura dans la grisaille matinale pour juger de ce qu'il en était. De même qu'on ne peut toquer à une tente, on ne peut ouvrir son rabat à toute volée, et l'élus du petit village n'eut d'autre solution que de défaire la fermeture éclair dans une silencieuse et frustrée frénésie. Quel cocon délicieux que l'intimité d'une tente ! Mais combien se révèle-t-elle fragile lorsque l'on y voit débouler un inconnu à l'air mauvais ! C'est à ses dépens que le remarqua Arnold Pfister. « Que diable faites-vous chez moi ? », hurla M. Barthélémy au petit individu roux et moustachu qui se trouvait étendu à ses pieds, tout juste émergeant des limbes. « Well, je pourrais aisément vous retourner la question, Monsieur ?... »

-Barthélémy. Vous êtes dans mon jardin... » Le propriétaire des lieux se radoucit passablement devant l'air inoffensif de l'étranger au fort accent anglais et, pensa M. Barthélémy, à l'apparence d'un hibou. Celui-ci reprit : « Barthélémy ? Oh, really, je suis chanceux ! » L'infortuné campeur se leva et tendit gracieusement la main à son interlocuteur : « Arnold Pfister, enchanté, vraiment. Vous prendrez bien une tasse de thé ? J'ai un réchaud... » -Mais c'est absurde, Monsieur, j'habite juste à côté ! » M. Barthélémy avait-il à peine réalisé que ce qu'il avait voulu une simple expression de sa perplexité pouvait très bien être pris comme une invitation que déjà Arnold Pfister, ravi, répondait : « Avec pleasure ! »

Ce fut donc devant une tasse de café pour l'un, et de thé pour l'autre, qu'André Barthélémy et Arnold Pfister firent connaissance. Cet antagonisme fondamental – et qui permettrait de diviser le monde en deux – ne fut si ce n'est le moindre, du moins pas le seul à se poser en évidence entre les deux individus. Arnold Pfister était à l'opposé de tout ce que le maire du petit village avait jamais fréquenté. Ainsi, celui-ci apprit que l'envahisseur impromptu de son domaine débarquait fraîchement d'Angleterre, et que, arrivé jusqu'ici de sa traversée de la Manche, cela avait été une autre paire de manches pour trouver où loger, la nuit surgissant, à la manière de sa victime, tout à fait à l'improviste. Cet embarras n'avait été toutefois que très relatif, puisque l'homme possédait, « depuis maintenant des années », une prudence tant influente qu'elle lui dictait d'emporter dans tout déplacement cette même tente qui avait si regrettamment troublé la quiétude matinale de Mme Barthélémy en premier lieu, puis de son mari. Cette explication fut livrée à la satisfaction du maire du petit village ; mais il en fallait plus pour rassasier sa légitime curiosité : nonobstant toute retenue, il demanda à qui il avait à faire. Il s'avéra que M. Pfister était journaliste. En fait, le petit homme que M. Barthélémy avait accueilli se distinguait en bien des points de ses confrères. Il le revendiquait d'ailleurs, se définissant, dans les situations n'exigeant pas la modestie bienséante, par le terme de « grand reporter ». Dans le milieu du journalisme, on avait pris coutume de le surnommer « l'acteur-réalisateur » depuis qu'eut pesé sur lui le soupçon d'avoir orchestré et monté de toutes pièces un putsch dans une petite république insulaire aride d'événements, où les

dirigeants de son journal avaient cru bon de le nommer correspondant permanent, en vue de se débarrasser de l'électron trop libre qu'il représentait. Il en avait rapporté un reportage fracassant ; *Dans les coulisses d'une révolution*. Si ses manières s'écartaient parfois du conventionnel, on ne pouvait lui retirer l'extrême vigueur avec laquelle il exerçait son métier. Une force qui n'apparaissait pas au premier abord : ses lointains ancêtres irlandais ne lui avaient légué pour seul héritage qu'un incorrigible entêtement, omettant d'y ajouter les attributs corporels d'un batailleur de comptoir. M. Barthélémy, ignorant tout cela, fut néanmoins flatté lorsque, à son plus grand étonnement, ce journaliste lui demanda son accord pour quelques questions. « C'est en mon honneur, cher ami, que vous avez entrepris un tel voyage ?

-Oui, pour ainsi dire... Oui, tout à fait. »

En matière d'entrevues avec un journaliste, M. Barthélémy n'en était certes pas à sa première expérience ; il n'avait néanmoins jamais eu à répondre à plus gradé que des émissaires de gazettes locales, que sa qualité de maire l'avait naturellement amené à recevoir. Et il devina vite que taux d'imposition, réfection des lieux publics et autres de ses préoccupations habituelles ne seraient cette fois pas de mise. « Pouvez-vous indiquer, avec tous les détails que votre connaissance des faits autorise, ce qui est arrivé il y a deux jours de cela ? », commença Arnold Pfister, dans un français qui, si l'on s'en tenait qu'aux intonations, aurait tout aussi bien pu être de l'anglais. « Comment donc avez-vous eu vent de cela ?

-Oh, le bouche-à-oreille... Alors, pourriez-vous ? », insista-t-il, comme impatient. Bien que surpris d'un bouche-à-oreille qui, non content de traverser la Manche, l'effectuait assez vite – en moins de deux jours – pour en ramener un Anglais, M. Barthélémy narra au curieux journaliste les péripéties du fils Théophile, et de quelle manière celles-ci lui étaient parvenues. A plusieurs reprises, le Britannique enjoignit son interlocuteur de lui préciser certains points, certains détails, certaines impressions. Il griffonnait dans un petit calepin tout en relevant parfois la tête, comme pour s'assurer de ne pas avoir perdu l'attention du maire. Lorsque M. Barthélémy vint à bout de son récit, il s'ensuivit un long moment où l'on entendit plus que le bruissement frénétique du crayon sur le papier. Puis, Arnold Pfister posa ses notes et parut plus détendu. « Et cela s'est produit devant l'église, cela n'est pas ?

-C'est exact. Que voulez-vous ? Il faut croire que notre bon Seigneur n'était pas loin.

-C'est ce qui paraît, incontestablement. Il ne reste aucune trace matérielle de tout cela ?

-Aucune. Si ce n'est le corps du loup, bien sûr. Ainsi que... attendez un instant, s'il vous plaît... » M. Barthélémy se leva pour aller se saisir du petit amas de poils que M. Théophile avait cru bon de lui transmettre, et qui n'avait plus été déplacé après avoir été posé sur le guéridon. « Voilà ce que le fils de mon administré tenait dans ses mains. Même après qu'il eut retrouvé ses esprits.

-Vous permettez ?

-Allez-y. » Le maire tendit la touffe à son hôte, qui l'examina aussitôt. « Eh bien, si ce ne sont pas les poils du loup, ce ne peuvent être que ceux du Seigneur ! » M. Barthélémy, qui avait déjà entendu parler du fameux humour anglais, se décida à rire et hocha de la tête, bonhomme : « Sans doute aucun !

-Bien, Monsieur. Je vous remercie infiniment et vous donnerai des nouvelles de mon reportage. Je travaille en journaliste indépendant et j'espère en tirer quelque chose.

-Tout le plaisir est pour moi. Au plaisir de vous revoir. »

En fait, M. Barthélémy eut encore à sa vue le journaliste durant quelques instants, le temps que celui-ci s'escrimât à démonter sans brio la tente installée sous ses fenêtres. Après ce début inaccoutumé, la journée d'André Barthélémy se déroula dans un morne cortège d'activités routinières. Néanmoins, il se réjouit longuement des réactions que ses administrés ne manqueraient pas d'avoir en apprenant que l'on venait d'Angleterre pour écouter celui qu'ils avaient élu. Non pas qu'il nourrissait en son orgueil la vanité d'une gloire quelconque, mais plutôt qu'il se voyait incarner dans les chaumières l'étalon sûr du bon sens, qui sobrement rassurait les uns, impressionnait les autres et donnait une direction à l'opinion de chacun. Lorsque M. Barthélémy se coucha le soir venu, le sommeil le trouva serein.

Le lendemain, il se réveilla comme de coutume et s'apprêta pour petit déjeuner, ce doux rituel mêlant café, croissants et journaux. M. Barthélémy avait pris pour habitude de se faire livrer chaque matin deux quotidiens différents, le premier de stature régionale, le second de renom national. C'est avec amusement qu'il avait toujours pu constater à quel point leurs contenus différaient, dans la façon de traiter les sujets comme dans la nature de ceux-ci. Cependant, ce jour-là, s'y étalaient des titres semblables. On parlait d'un côté de « Dieu venant au secours d'un enfant », et de l'autre, dans un scepticisme rabat-joie, d'un simple « Extraordinaire événement ». Les quotidiens citaient Arnold Pfister, qui avait eu le mérite de s'exprimer sans la délicatesse encombrante des enquêteurs trop méticuleux : *Cet événement est tant surprenant par sa grandiosité, par sa promptitude, que par son efficacité. Et comme l'affirme le maire du village où tout a eu lieu, André Barthélémy, on ne peut douter que « notre bon Seigneur n'était pas loin », pour sauver du péril atroce qui le menaçait le jeune innocent. M. Barthélémy, homme d'un grand sérieux, va même jusqu'à se laisser gagner – et c'est tout à son honneur d'en faire part ouvertement – par l'idée selon laquelle le Créateur aurait pu laisser quelques poils dans l'affaire : l'on a en effet trouvé sur le lieu du miracle (donnons aux choses leur nom) une intrigante touffe de poils. Celle-ci subira une analyse d'ADN, dont on ne sait exactement qu'espérer. Les habitants du village, quant à eux, se sont déjà familiarisés à l'idée d'un miracle ; et si l'on parle toutefois encore moins volontiers d'élus que de bénis, la chose ne saurait tarder. Dans cette mystérieuse affaire, l'homme dont on serait le plus en droit d'attendre des éclaircissements, le père Inane, curé de la petite église théâtre des événements, se borne à louer la piété de ses paroissiens, qui semble avoir été si grassement rétribuée : « Pour une fois qu'on ne parle pas de punition, on peut être fichtrement content ! ».*

L'article du journaliste anglais se terminait par quelques commentaires recueillis chez des habitants des environs, des convaincus qui eussent pu être témoins du miracle, pour peu qu'ils l'aient été. Ayant terminé sa lecture, M. Barthélémy but son café. Tout affecté qu'il était de cette élévation au titre d'homme de grand sérieux, il ne pouvait se permettre quoi que ce fût d'autosatisfaction. Il se sentait en effet brûler sous le feu du regard de ces milliers de lecteurs qui, comme lui, avaient découvert les nouvelles du jour, et qui avaient dès à présent la connaissance, l'assurance, la certitude de l'existence de M. Barthélémy, et surtout, de son grand sérieux. Ainsi, le maire du petit village ne relut-il pas une seule fois l'article d'Arnold Pfister. Sans ferveur ni contentement, il finit son repas.



Peu après, eut lieu l'événement qui prit tous les aspects d'une consécration : la télévision arriva. Une clique entière s'empressa de se saisir de M. Barthélémy, qui pour la première fois de sa vie se vit maquiller. On l'installa dans son salon, on lui ordonna d'orienter son regard vers un angle précis, et l'on fixa tout autour de lui des caméras, des microphones, beaucoup de câbles ainsi qu'une journaliste. Tandis que tout cela s'enclenchait, l'on brancha un sourire sur le visage de l'intervieweuse, et tout fut fin prêt. Le maire du petit village, introduit en tant qu'« homme de la situation », eut à répondre peu ou prou aux mêmes questions qui déjà lui paraissaient familières à propos des récents chamboulements dans sa communauté. Lorsque la journaliste lui demanda sur un ton plein d'attente, accoutumée aux politiciens, « quelles mesures il allait prendre », M. Barthélémy, bien que n'ayant jamais rien envisagé de tel auparavant, répondit avec l'assurance exigée qu'un service d'hébergement des pèlerins qui désireraient « louer la bonté du Seigneur au plus proche du théâtre de son action » serait mis sur pied. L'intervieweuse, satisfaite, remercia André Barthélémy qui lui-même se retint au dernier moment de la remercier de l'avoir invité sur ce plateau dont il avait oublié qu'il constituait son salon. Après quoi, tout fut remballé et c'est en un clin d'œil que disparut la troupe entière, non sans qu'un technicien félicitât M. Barthélémy pour son, dit-il, « professionnalisme exceptionnel ». Le maire avait fait bonne impression.

Plus tard, celui-ci ne se regarda pas à l'heure de l'émission, trop conscient du fait qu'il en entendrait bien assez tôt les échos par ses administrés. En revanche, il se mit dans l'immédiat au travail quant à l'établissement de ce service d'hébergement si soudainement prôné ; c'était maintenant ce qu'attendraient de lui des milliers de téléspectateurs, et pour rien au monde il ne les aurait déçus.

\*

Hugo Deable avait 62 ans et détestait l'incertain. Tout ce que les chiffres ou la logique échouaient à prouver ne recevaient de sa part qu'un cynisme désabusé. Dès sa plus tendre enfance, sa haine de l'incertitude l'avait mené à ne jamais prendre le bus, ne jamais attendre le père Noël, ne jamais jouer aux dés, ne jamais sortir par un temps changeant, ne jamais, surtout, se fier à ses congénères. Ce principe avait fait de lui un brillant scientifique, brillant toutefois d'un éclat sans chaleur. Sa vocation s'était révélée dans la génétique. Il avait, plus tard, minutieusement choisi sa femme, au seul regard de son patrimoine génétique ; de même qu'il avait prévu à la perfection la combinaison de celui-ci au sien, afin d'être certain d'engendrer une descendance à sa convenance. Après des années à décortiquer des hélices d'ADN dans son laboratoire, il avait enfin épousé la femme qui lui donnerait ces prévisibles enfants, impatient d'observer le résultat de sa plus grande expérience. Ceux-ci ne vinrent pas ; Hugo Deable n'avait pas compté avec l'incertitude qui l'avait voulu infertile. Il avait alors continué de vivre et de travailler, jusqu'à devenir un spécialiste de renommée mondiale ; spécialiste à qui Arnold Pfister avait cru bon de confier l'analyse de l'échantillon de pilosité qui avait voyagé des mains du fils de M. Théophile jusqu'à lui. Le généticien s'était facilement acquitté de la tâche, et, lorsqu'il fut prêt à en dévoiler les résultats, le journaliste anglais le pria instamment de s'exécuter dans le cadre d'une conférence de presse, « pour donner à la chose le retentissement qui lui était dû ».

Par un après-midi pluvieux, le généticien se trouva donc face à plusieurs rangs de journalistes, dont le commanditaire de l'affaire entière, Arnold Pfister. Hugo Deable commença abruptement, n'ayant cure de ceux des auditeurs qui étaient encore inattentifs : « Messieurs, Mesdames, je serai bref. On m'a fait venir ici dans le seul but de vous divulguer le résultat de mon analyse d'un poil vraisemblablement ras, d'aspect animal, et d'apparence somme toute quelconque. Ce qui, j'ignore pourquoi, paraît attirer foule. » Les journalistes prêtèrent peu d'attention au ton goguenard du conférencier, qui passait pour un original. Celui-ci poursuivit en éructant, dans un jargon d'initiés, une foison de caractéristiques du génôme qu'il avait étudié. Un impatient – comme il en existera toujours – n'y tint plus et demanda ce qui, en fin de compte, en ressortait. Deable, qui n'attendait que ça, délaissa ses airs scientifiques pour déclarer : « Mais Monsieur, d'un hamster, évidemment ! » On cria à la farce, dans un brouhaha offusqué. Arnold Pfister, impassible, interrogea Deable avec une étrange déférence : « Vous en êtes certain ? » Ce genre de questions, précisément, avait le don de rendre son sérieux au généticien : « C'est écrit dessus : je suis formel. » Le reporter demanda alors : « Ainsi, Dieu, d'une quelconque manière, aurait choisi la forme de ce mammifère pour s'incarner parmi nous ? » Le scientifique, qui avait déjà entendu parler du fameux humour anglais, hocha la tête : « Sans aucun doute ! ». Hugo Deable regretta bien vite sa complicité dans la plaisanterie, qui était de toute évidence tombée à plat : aucun rire ne fusa dans le silence, les journalistes griffonnant tous avec une ferveur étonnante dans leurs calepins. Excepté Arnold Pfister qui téléphonait à un vieil ami du milieu, rédacteur en chef d'un journal télévisé.

\*

M. Barthélémy s'était levé ce jour-là plus tôt qu'à son habitude, et s'était contenté d'une pomme pour petit déjeuner. Il avait considéré, après une brève réflexion, qu'il ne saurait décevoir par une opulence exagérée tous ceux qui, probablement, lui faisaient, ainsi qu'à sa sagesse, l'honneur de leur respect, et, qui sait, de leur admiration. Trop heureux d'avoir pour une fois de quoi occuper pleinement sa journée, il avait beaucoup travaillé à l'établissement des chambres d'hôte temporaires, qu'il avait explicitement promises. Et déjà, ils étaient quelques-uns à les occuper. Il était donc rentré chez lui satisfait. Cependant, à peine s'était-il assis à sa table, s'appêtant à manger, que l'on sonna. Mme Barthélémy alla répondre, mais l'appela aussitôt. Il y avait dans le jardin un attroupement de gens qui priaient le maire de les rejoindre dans la pénombre naissante. M. Barthélémy, sortant sur le palier, identifia plusieurs de ses administrés, des pèlerins, ainsi que quelques journalistes, appareil photographique en main. L'homme qui avait sonné était M. Théophile, qui sans ambage apostropha le maire : « Les poils, Monsieur ! Les poils du Seigneur ! Tout le monde en parle ! C'est un hamster ! » M. Barthélémy prit, non sans difficulté, l'air de réflexion qu'il avait appris à substituer à la surprise. L' élu du village eut alors une idée, et, tout investi qu'il était par l'espérance de chacun, il se mit sans mot dire à marcher, dépassant le petit groupe jusqu'à sortir de sa propriété. Là, il bifurqua en direction de la maison du boulanger. Et qu'auraient ils pu faire d'autre, les uns par espoir, les autres par curiosité, que de le suivre ? Le cortège se faufila parmi les ruelles pavées et atteignit silencieusement la maison du boulanger, M. Toubert. Le maire appuya lui-même sur le bouton de la sonnette. M. Toubert ouvrit et, lui, se laisser aller à paraître interloqué. M. Barthélémy demanda à voir l'animal de compagnie de sa fille, sans en

dire plus. Le boulanger, intimidé, appela sa fille sur le champ. Il y eut un moment de flottement, puis celle-ci parut, un hamster dans les bras. Tous les yeux se braquèrent, à travers la nuit, sur l'animal. M. Barthélémy s'en saisit, tandis qu'un léger tremblement parcourait son cœur. Et sans doute que, s'il n'y avait pas eu cet infime tressaillement de la part de celui qui, depuis le début de cette affaire, était toujours apparu comme l'homme de la situation, si M. Barthélémy avait pris l'animal comme on prend un animal, abruptement, sans ce léger mélange de peur et de respect que l'Homme a surnommé piété, alors sans doute que personne, ni des curieux, ni même des attentistes pleins d'espoir ; personne n'y aurait cru. Cependant, c'est dans une atmosphère sacrée que la procession se rendit à l'église, dans un silence que seuls les pleurs de la fille de M. Toubert bafouaient, elle à qui l'on enlevait son animal chéri, l'animal dont elle se plaisait parfois à arracher une touffe des poils pour en signe d'affection, l'offrir à ses amis. On réveilla le père Inane et on lui fit de ce pas sonner les cloches. Après quoi, l'on installa le divin animal sur le petit autel de l'église ; il parut bien vite évident que le bénitier ferait un abreuvoir idéal. Devant la cohue croissante de gens priant à tout va, M. Barthélémy décida de faire évacuer l'église, et ce n'est qu'à cet instant qu'il remarqua Arnold Pfister parmi la foule. Celui-ci lui déclara « aller avertir les gens qu'il faut », avant de disparaître aussitôt. La maison du Seigneur fut donc vidée, et M. Barthélémy décida d'y veiller cette nuit, accompagné du père Inane et de M. Théophile, qui se chargea de vérifier que personne ne tentât de s'introduire.

Le lendemain matin, la nouvelle de l'incarnation du Seigneur se répandit à travers le monde entier. Dans l'après-midi de la même journée, on annonçait déjà cinq miracles, d'un paraplégique vénézuélien qui, en apprenant la nouvelle, avait sauté de joie, jusqu'à une nonne de cent-deux ans, qui affirmait avoir été visitée dans ses songes par un hamster la nuit-même, et s'être réveillée guérie des rhumatismes qui l'accablaient depuis belle lurette. Invariablement, M. Barthélémy était associé au divin animal : il fut bientôt « l'Elu », « le Prophète », ou encore « le pape du Renouveau ». Cet air excitant d'historicité, de nouvelle ère – au fond, ne la prédisait-on pas depuis si longtemps ? – s'était d'abord propagé dans les cercles de ceux qui étaient les plus ouverts à la superstition, les affamés d'espoir qui souffraient depuis toujours d'une souffrance crasse et prosaïque, qui avaient toujours cru, mais n'avaient jamais vu : « enfin récompensés ! », avait-on envie de s'exclamer. Puis on respira également de cette bouffée d'oxygène jusque chez les désillusionnés qui avaient bu au goulot d'innombrables métaphores, contes, paraboles, sens cachés, interprétations, s'en remplissant jusqu'à se sentir définitivement, implacablement vides de tout espoir ; et voilà maintenant qu'on leur présentait non pas un dieu si facilement immanent, si commodément invisible, mais un dieu tangible, plus tangible que n'importe quel livre, que n'importe quelle bible. Puis s'y mirent ceux qui, dans le confort d'une spiritualité inexistante, n'avaient jamais voulu s'impliquer dans la grande cacophonie humaine qu'était la foi ; mais qui y crièrent comme les autres, parce que l'occasion d'une foi simple, où l'on ne vous demande pas de croire, juste d'observer et s'émerveiller, ne se représenterait pas de sitôt. On aurait dû, là-haut, penser plus tôt à donner à l'Humanité ce petit pas que les grandes idéologies, les grandes religions, n'avaient jamais su franchir. L'Eglise, au commencement fermement réticente à ce qu'elle appelait, dans son langage déjà démodé une hérésie, dut bien vite se mettre au pas, et reconnut à l'animal un caractère indubitablement divin. Bien sûr, les grands théoriciens, les

grands décideurs du Christianisme, de l'islam, du Judaïsme, de l'Hindouïsme et de toutes les autres doctrines voyaient tout cela d'un mauvais œil ; mais sans fidèles, les religions durent se résigner au compromis. Il devint par exemple chez les Bouddhistes du dernier cri d'espérer une réincarnation en hamster. Ou encore, le « Pater noster » fut judicieusement remplacé par « Hamster noster ». Et le monde sembla tourner aussi bien que la roue dans laquelle le Seigneur faisait quotidiennement son exercice, en une course vaine et folle. Chacun se découvrait une foi. Les vendeurs de hamster furent les prêtres autoproclamés de cette nouvelle religion ; quant aux vendeurs de nourriture pour hamster, ils se montrèrent parmi les plus fervents croyants, ainsi que bientôt parmi les plus fortunés. Naturellement, face à tout cela, une tendance alternative s'était développée : un courant minoritaire qui, rechignant à vouer un culte à un hamster, avait choisi pour vrai prophète de la Vérité un cochon d'Inde. Il y eut aussi le père Inane, qui, rabat-joie, se révolta contre ce qu'il considéra comme une absurdité, et, s'en prenant à Hugo Deable, arguant que jamais science ne prouvera Dieu. Il fut destitué. Le généticien, lui, avait longtemps ri de consternation. Puis, un jour, allumant sa radio, il avait entendu le décret officiel de destruction organisée des armes nucléaires instauré par les grandes puissances mondiales, au nom du caractère pacifique du hamster que tous devaient prendre en exemple. Le scientifique était de ce pas couru s'acheter un hamster dans le magasin le plus proche. Quant au Comte, on n'avait rien tiré de lui, si ce n'est qu'il refuserait toujours « d'adhérer à une religion qui, disait-il, prend ses racines dans le vol à une enfant de son animal de compagnie ». Quoi qu'il en soit, ce vent d'euphorie souffla pendant quelques temps sur la planète, avant de se tarir abruptement.

M. Barthélémy avait eu, ce jour-là encore, une très rude journée de travail. Il avait mené plusieurs cérémonies religieuses à l'église qui était devenue son domicile, ainsi que pris part à un groupe de réflexion quant à savoir s'il était convenable d'installer un enclos au Seigneur, qui avait la fâcheuse habitude de se réfugier sur les poutres du plafond de la petite église, ce qui obligeait désagréablement les fidèles à, comme par le passé, lever les yeux au ciel pour l'implorer de descendre jusqu'à eux. On était arrivé à la conclusion que l'achèvement de l'édification de la nouvelle cathédrale, au plafond bien plus élevé, réglerait le problème. D'ailleurs cela permettrait au couple Barthélémy d'être bien mieux loti qu'actuellement, dans l'exigu appartement qui avait appartenu au père Inane et qui possédait l'unique avantage de communiquer directement avec le lieu de culte. C'est donc comme toujours satisfait et confiant d'avoir supporté l'immense charge des attentes qui pesaient sur lui que M. Barthélémy alla se coucher. Certains diront qu'on ne peut reprocher à l'homme fatigué et accoutumé à des affaires d'une importance combien différente de ne pas avoir fermé la porte reliant son appartement à l'église. Ils seront toutefois plus nombreux à penser le contraire. Toujours est-il que, le lendemain matin, M. Barthélémy se réveilla au son d'un hurlement de son épouse, qui venait d'apercevoir au pied du lit conjugal des touffes de poils, pareilles à celle qui avait tout déclenché, ainsi qu'une menue masse sanguinolente de chair qui avait vraisemblablement constitué, il y a peu, le Seigneur. Maraudeur, le chat, était d'ailleurs assis à ses côtés, attendant qu'on le récompensât comme il se devait d'une chasse si fructueuse, une lueur câline dans les yeux, de même que, M. Barthélémy l'aurait juré, un petit air triomphant de *Sic transit gloria mundi*. C'est, sans doute, le seul défaut d'un dieu tangible. A partir de cet instant, on peut l'imaginer, le monde de M. Barthélémy se délita. Lui qui depuis sa première

élection en tant que maire était parvenu à vivre sous le regard constant de quelques centaines d'administrés qui comptaient sur lui, croulait maintenant sous le spectre d'une humanité entière, dont il crut probablement être responsable de la déception. Il ne sut qu'expliquer ; on ne sut que comprendre : pour la seconde fois, on criait la mort de Dieu. Chacun revint alors avec une vérité, les guerres aussi. Avant de mettre fin à ses jours, M. Barthélémy vint se confesser au père Inane. Je le reçus sans animosité aucune, et lui donnai, pour ce qu'elle valait, ma bénédiction. Peut-être aurait-il été intéressé d'apprendre que le Comte, quelques temps plus tard, fit fortune en commercialisant un fusil à lunette dont le slogan de vente prétendait qu'il pouvait tuer un loup à cent mètres.